

Transformer et habiter la forêt : les sites de charbonnage dans le Var

Ada Acovitsióti-Hameau*

Le charbonnier suivi à la trace...

Autant bûcheron qu'artisan du feu, le charbonnier finit par devenir une figure emblématique du milieu forestier, milieu qu'il exploite tout en essayant de le dominer. La confrontation des différentes méthodes d'approche (à travers les vestiges matériels, les données d'archives, les enquêtes orales, les constructions de cabanes et carbonisations expérimentales) révèle la multiplicité des enjeux inhérents à l'exercice du charbonnage. Ceux-ci vont de l'exploitation rationnelle et globale du finage par les ayants droit d'usage sur un territoire donné (les "habitants du lieu" pour reprendre le terme couramment utilisé dans les archives tant pré- que post-révolutionnaires) à l'installation précaire de nouveaux venus qui sont en quête d'un lieu d'accueil et d'un métier. Pour la Provence et le Var, ce sont les vagues d'immigrants italiens, arrivés entre 1870 et 1930, puis espagnols, arrivés autour de 1940, qui ont fourni, en dernier lieu, la majorité des acteurs humains du secteur. C'est donc tout naturellement que ces étrangers sont devenus le modèle du charbonnier "typique" de la région¹. Ce schéma d'évolution pourrait se transposer dans d'autres lieux sous des conditions socio-économiques similaires. Les peuplements anciens, d'origine albanaise² qui exercent encore le charbonnage en Attique et en Béotie en Grèce, sont apparemment un exemple parallèle (Oekonomou, 1989). L'insertion sociale dans les deux cas passe par la maîtrise d'une technique dont on devient "spécialiste". Elle est facilitée et validée par l'assimilation des modes de sociabilité agréés par la communauté d'accueil : les tâcherons d'origine étrangère

*Maison de l'Archéologie, 21 rue de la République, 83143 Le Val, France

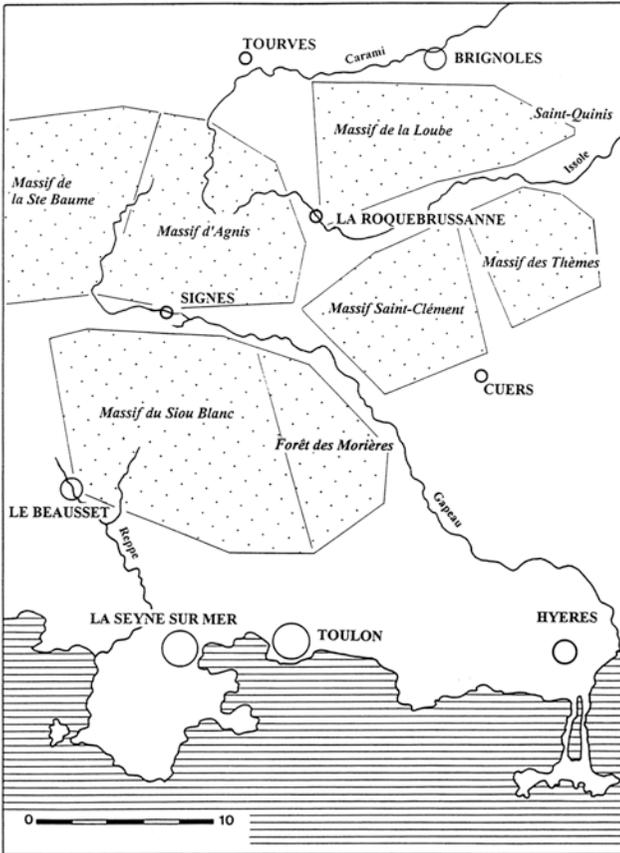
¹ Les profils successifs des charbonniers dans le Var et les mécanismes d'intégration de leurs derniers représentants ont été développés dans Acovitsióti-Hameau, 1996 et Acovitsióti-Hameau, 2000.

² Il s'agit de peuplements issus de l'ancien Empire Ottoman et sédentarisés en Grèce continentale depuis au moins un siècle.

s'installent à un moment ou un autre au village où ils tissent des liens (d'amitié, de négoce, d'alliance, de propriété...) légitimant leur appartenance.

La "cabane" du charbonnier semble jouer un rôle central au sein de ce processus d'intégration. Élément indispensable pour le fonctionnement du site de production, elle n'en reflète pas moins les préoccupations et les ambitions de ses bâtisseurs. Les sites étudiés (93 cabanes disséminées dans les massifs des collines du Centre-Var, fig.1) sont fossiles, abandonnés depuis cinquante à soixante ans, mais la mémoire collective en garde de fortes traces. Ce sont ces témoignages oraux qui ont servi pour restaurer ou pour créer des sites, afin de confirmer les acquis des prospections et des relevés.

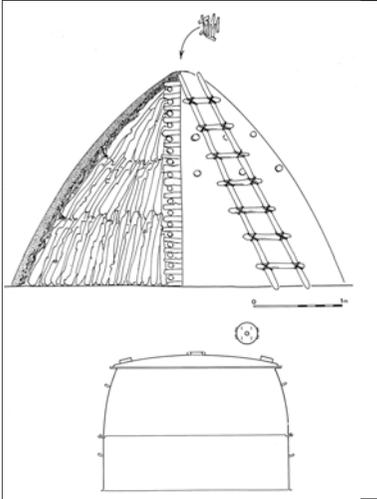
Fig.1 : Le sud-ouest du département du Var : localisation des principaux massifs et agglomérations cités dans le texte



“Cuire” le charbon

Deux techniques de carbonisation ont laissé des vestiges dans la forêt varoise : celle en meule et celle en four métallique (fig. 2). La première semble être connue depuis toujours et son usage défie le temps. La deuxième est présente à partir des années 1930 et reste en vogue pendant trois décennies. Elles diffèrent aussi au niveau des séquences opératoires, des essences transformées et des contextes économiques.

Fig.2 - Coupe d'une meule - profil d'un chaudron tôle



La meule (*luégo*) est la technique “par excellence”, dans le sens où elle met à l'épreuve la dextérité et la ténacité du charbonnier depuis la coupe (estimation de diamètre et de longueur des bûches) et l'agencement du bois jusqu'à la récupération et le stockage du charbon. Aucun relâchement de l'attention, aucune manœuvre erronée ne sont pardonnables pendant le cycle de production, qui peut durer une semaine ou plus et se répéter plusieurs mois d'affilée. La présence des opérateurs à côté de la meule qui “cuit” est donc indispensable à tout

moment³. La carbonisation en four (dit aussi “chaudron”) rend l'empilement du bois plus facile, quoique cette opération doive se faire avec ordre et suivre un sens. La “cuisson” nécessite dans ce cas une surveillance moins assidue puisque les parois métalliques du four garantissent l'étanchéité que ne peut en aucun cas assurer la “chemise” en feuillages et terre brûlée de la meule. Les parois des fours garantissent également le résultat de l'opération (les risques que le bois brûle sont minimes), tandis que leurs dimensions standardisées et leurs capacités de conduction thermique amènent à des cycles plus courts, de l'ordre de 24 ou 48 heures en général. Les opérateurs peuvent donc se reposer pendant la nuit ou s'éloigner du lieu de “cuisson”, même s'ils ne rentrent pas d'habitude au village.

Toutefois, ces progrès, tout relatifs, vers la sécurité et le confort, sont souvent considérés comme des concessions à la qualité du produit et à la noblesse du métier. La valeur énergétique du charbon de four est jugée moindre que celle du charbon de meule qui se forme plus lentement. Il s'agit, dans les faits, de deux types de combustible. Le

³ Pour l'analyse de la chaîne opératoire de la carbonisation en meule et pour la bibliographie sur ce sujet voir Acovitsiôti-Hameau, 1996.

charbon de four provient souvent de bois mélangés et convient pour faire marcher les moteurs à gazogène, d'utilisation quasi-exclusive dans les décennies 1940 et 1950. Le charbon de meule provient surtout de chênes et est destiné à la consommation domestique. Cette justification matérielle et logique des différences qualitatives, ne suffit pas pour annuler le sentiment que les charbonniers cuisant en four ne sont pas les vrais représentants du métier. L'artifice de ce four, qui s'interpose entre l'opérateur et le feu qui couve, minimise apparemment l'importance de l'intervention et du savoir-faire humains.

Malgré ces oppositions, les deux méthodes présentent assez d'analogies pour être traitées de façon globale sur le plan technique. Les différences apparaissent plus tranchées sur le plan de l'organisation de l'espace. Meule ou chaudron sont toujours installés sur le lieu même ou à proximité immédiate des coupes, afin de faciliter le transport, le stockage et la manipulation du bois, qui vient s'ordonner en tas réguliers autour de l'espace choisi. La transformation de cet espace de travail en espace de vie concerne surtout les charbonniers qui cuisent en meule et qui sont astreints à sa surveillance continue. Ces artisans se trouvent aussi moins insérés dans des circuits commerciaux planifiés qui demandent un rendement régulier ou des négociations menées en ville. En effet, les compagnies de cars ou de transports routiers sont souvent les clients des charbonniers qui cuisent en four⁴. La "colline" reste ainsi pour les charbonniers en meule un lieu de résidence aussi important qu'un pied-à-terre au village. Sur un site de charbonnage en meule, l'ensemble technique de production et l'ensemble domestique d'habitation se côtoient et se complètent. Ils sont indissociables et interactifs dans le sens où l'exploitation du bois et des ramées, la gestion du temps de travail, la dimension associative ou familiale de l'entreprise, l'exercice d'activités annexes, commerciales (production de *rusco*, écorces de chêne) ou vivrières (élevage, cultures, chasse), en dépendent. L'impact humain sur le milieu se manifeste sur ces sites tant au travers de la sélection et des rythmes des coupes qu'au travers des résidus des aires de carbonisation qui conditionnent, pendant un temps, la repousse de la végétation. Il se retrouve aussi dans l'aménagement des vallons et des clairières par des épierrements, des constructions diverses et des défrichements. Loin d'être aléatoire, le choix de ces sites répond à des besoins professionnels et de vie quotidienne, tout en respectant une logique commune pour l'occupation des terres incultes et boisées : leur partage entre activités prédatrices, agropastorales et artisanales⁵.

⁴ La réquisition de la production de charbon de bois pendant la deuxième guerre mondiale a impliqué tous les artisans, mais là aussi les autorités ont donné leur préférence à la technique en four, jugée plus facile à maîtriser et plus sûre. Cette préférence a même contribué à l'essor de cette technique après les années 1940.

⁵ Pour cette "division spatiale fonctionnelle" des terres incultes et boisées des finages dans l'espace provençal (organisation qui persiste tant que se maintiennent les modes de vie "traditionnels") et pour les interférences entre les divers usagers de la forêt, voir Acovitsiôti-Hameau, 1995.

L'aire et la cabane

Les sites

Le genre d'espace naturel recherché pour le charbonnage, déduit après l'étude technologique de la pratique (Acovitsióti-Hameau, 1996), est un quartier boisé (de préférence une chênaie), naturellement ou artificiellement drainé (pour éloigner les eaux de ruissellement de la charbonnière), modérément encaissé (pour atténuer l'influence des vents), mais présentant des surfaces planes (pour installer l'aire de carbonisation) et quelques affleurements rocheux (souvent utiles pour l'installation des hommes). Le voisinage d'un sentier muletier ou d'un chemin charretier représente un avantage mais non pas un critère de choix impérieux. C'est l'accès à la voie qui est important quitte à y mener ses *couffo* (paniers mous en jonc ou sparte) à dos d'homme. Il en va de même pour les réserves d'eau (rocher suintant ou retenant l'eau : *sueil* ou *samblo*, ruisseau, source, citerne, puits...) qui peuvent se trouver à distance visuelle ou éloignées de plusieurs heures de marche du site investi. La provision d'eau est pourtant faite régulièrement, tant pour les besoins domestiques que pour prévenir l'embrasement du charbon à sa sortie de la meule, instant où il est souvent encore incandescent.

Les fonds de vallon, les replis de terrain à flanc de colline, les cols dominés par des cimes et des plateaux sont ainsi des unités de paysage affectionnées par les charbonniers. Ils les partagent parfois avec les fabricants de la chaux, quoique ces derniers recherchent plutôt un couvert de pins, dont le bois donne une combustion vive qui convient pour la marche des chauffours. Les vallons fortement hérissés par des émergences de rochers attirent aussi plutôt les chaufourniers, qui trouvent alors à fleur de terre la matière première à transformer. D'autres interférences spatiales se pratiquent sur ces mêmes lieux, de façon alternante ou mutuellement exclusive. Le charbonnier est ainsi amené à partager certains quartiers avec les bergers, tandis qu'il s'écarte des parcelles forestières cultivées et des aires investies par des fours de distillation (production de poix ou d'huile de genévrier oxycèdre). L'alternance "coupes de bois - charbonnage/pâturage" rentre dans le système des déplacements cycliques des forestiers. Ces déplacements permettent aux bois exploités de se régénérer et aux exploitants de revenir sur des quartiers familiers et à intervalles réguliers. Au fil des coupes les ensembles techniques/domestiques des charbonnières colonisent les unités géographiques choisies accentuant les caractères propices ou consécutifs à cette activité. La densité et la régularité des vestiges d'un quartier - issus du télescopage de plusieurs phases d'occupation à l'identique - permettent des restitutions

convaincantes des installations. Trois unités spatiales⁶ nous ont plus particulièrement servis pour cette compréhension (fig. 1) :

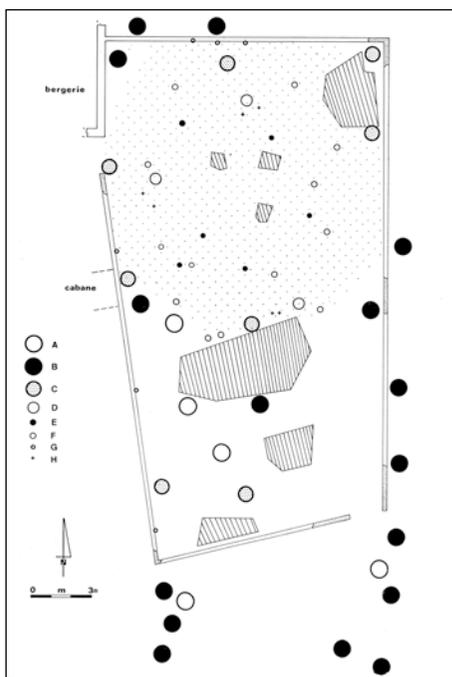
- la dépression du Cros d'Aroÿ sur le massif Saint-Clément où une vingtaine de sites de charbonnage et un chaufour sont disséminés dans un quadrilatère d'environ 700 m de côté,

- le vallon du Cerisier sur le massif d'Agnis où 15 sites de charbonnage s'égrènent le long du talweg sur environ 2 km,

- le vallon de Cavaillon sur une retombée du massif de la Loube où 17 sites de charbonnage, 7 chaufours et 5 sites où les deux activités coexistent colonisent les abords de deux sentiers parallèles sur un peu plus de 2 km de longueur.

Les aires

Fig.3 - Une aire de carbonisation au Cros d'Aroÿ (Néoules) - relevé botanique qui montre l'absence d'espèces arborées à l'intérieur de l'aire et sa colonisation très lente par des espèces sans racines profondes s'accommodant de sols pauvres : A genévrier oxycède, B chêne pubescent, C chêne vert (arbres et arbustes) D *Phaloris brachystachys*, E trèfle, F odontite jaune, G grande pervenche, H asperge sauvage (végétation basse à racines "superficielles")



L'aire de carbonisation (la *luégo* ou "la place") est assez facile à détecter à cause de sa forme (surface plane ronde ou ovale, diamètre moyen : 7 à 10m), de sa texture et de sa couleur (terre grasse très sombre) et de l'absence de végétation haute à l'intérieur de son périmètre. Chênes, pins et genévriers (les associations varient selon les environnements) s'ordonnent en cercle autour de l'aire où ne poussent que des mousses et quelques plantes peu exigeantes (odontites, trèfles..., fig. 3), à cause de la couche charbonneuse stérile qui empêche le regain de la végétation (Di Paolo, 1981). Cette couche

retient par contre l'humidité et favorise, en saison, la pousse des champignons⁷. Imperméable, la pellicule stérile des aires du milieu du siècle est encore souvent en place, conservée sur 20 à 40cm d'épaisseur⁸. Seuls une excavation ou un lessivage intense ont pu

⁶ Publiées en détail dans : Acovitsiotti-Hameau, 1981, 1985 et 1995

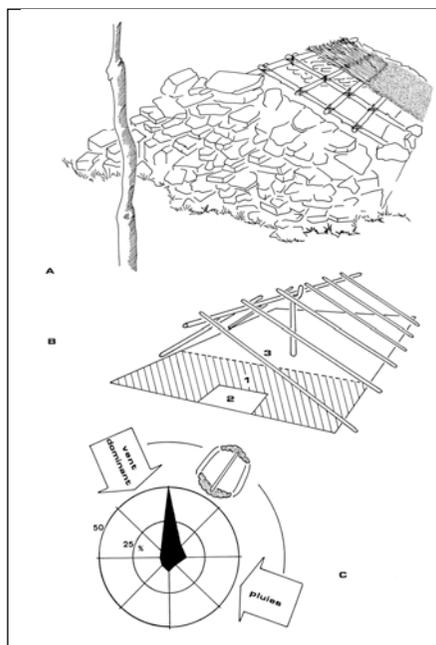
⁷ "Sur les luégo on allait chercher les morilles" (enquêtes à Néoules et au Beausset).

⁸ Sondages dans plusieurs aires de carbonisation par nos soins. Inédits.

causer sa disparition totale. Les quelques autres vestiges liés à l'aire sont les pierres de calage du poteau amovible placé au centre de la meule (mais cette façon de bâtir le conduit pour alimenter le feu est loin d'être générale) et des ouvrages de soutènement en pierres sèches qui servent pour rétablir l'horizontalité du terrain. C'est le cas, par exemple, pour toutes les aires de charbonnière établies dans les gorges du Carami, soit sur le haut des pentes, soit à mi-versant. Toutefois, le charbonnier cherche habituellement un endroit commode d'emblée, qu'il doit tout au plus épierrier afin d'éviter le déséquilibre du bois empilé et la propagation inégale de la chaleur. Les tas d'épierrement au voisinage des sites de charbonnage peuvent donc procéder autant d'une mise en culture d'un lopin de terre ou de l'agrandissement d'un pâturage que des opérations préparatoires au montage de la meule. Des murets détournant ou barrant des écoulements naturels gênants peuvent aussi se situer à proximité. Enfin, l'installation serait imparfaite sans la présence de l'endroit où se tient et où vit l'homme, seul, avec ses collègues ou avec sa famille. Le duo "aire + abri de l'homme" est conservé deux fois sur trois et la présence de l'un induit celle de l'autre. Un prospecteur avisé pourrait d'ailleurs le situer approximativement.

La cabane

Fig. 4 - une cabane de charbonnier (A) : organisation de l'espace interne (B : 1 cuisine, 2 feu, 3 couchage) et orientation du petit pignon (C)



L'espace domestique est une *cabano*, que l'on édifie soi-même avec des matériaux trouvés sur place : les pierres du quartier, les déchets des coupes (branches et ramées), la terre brûlée (*frassin*) des anciennes charbonnières. Les paramètres de construction se répètent d'un site à l'autre et le modèle qui en découle (fig. 4) se rencontre dans la totalité du département du Var, des plateaux du Verdon à l'arrière-pays toulonnais. La cellule habitable est formée de deux pignons en pierres sèches et de deux gouttereaux en terre, en pierres sèches ou en appareil mixte. Elle a une toiture végétale

composée de branchages posés sur une armature de perches, qui viennent s'attacher sur une faîtière. La chape de terre constitue le revêtement final. La superficie habitable est de 4 à 9m² dans la majorité des cas⁹ et la hauteur interne moyenne de 1,40m à 1,50m. Nous avons déjà décrit ce type de structure en détail (Acovitsióti-Hameau, 1995 et 1996) et nous ne mentionnerons ici que les caractères qui soulignent son adaptation au milieu naturel et aux spécificités climatiques.

Premier parmi ces éléments : le recyclage total des sous-produits des coupes et des déchets de taille du bois destiné à la carbonisation (pour couvrir meule et cabane et pour alimenter les feux). Basse, large, légèrement enterrée, recouverte de matériaux isolants, la cabane se montre résistante aux intempéries¹⁰, chaude l'hiver et fraîche l'été. Si un site de charbonnage est choisi pour être à l'abri des vents, l'orientation de la cabane évite encore plus les effets tant des vents dominants (venant du nord, nord-ouest, dans notre région) que de la pluie (venant de l'est, est-sud-est). En effet, la construction présente vers ces points cardinaux son côté le moins large. La faîtière s'aligne nord-sud (avec des écarts vers le nord-nord-ouest et le nord-est) dans 70 % des cas, tandis que le petit pignon affronte majoritairement les orientations répulsives (65 % se situent entre nord-ouest et le nord-est et 25 % entre le nord-est et le sud-est). Selon la disposition des lieux (direction des vallons ou position des pentes ascendantes), ce souci de protection peut s'exprimer aussi par une faîtière orientée est-ouest et par des gouttereaux solides, dont celui nord "*tourne le dos au mistral*" (mur aveugle). La cabane n'a en principe qu'une ouverture, à travers un gouttereau, qui regarde l'aire de carbonisation et qu'on peut fermer (ce n'est guère l'habitude tant que l'artisan est sur place) avec un ventail composé de branches tressées. C'est à travers cette porte que s'échappe l'essentiel de la fumée du foyer à plat installé contre le pignon le plus proche. Si la porte ne donne pas sur l'aire, un fenestron étroit peut en permettre la surveillance (nous n'avons rencontré ce cas qu'une fois). Édifiée sur la périphérie du site de charbonnage, la cabane tire enfin profit ou absorbe rochers émergents et pierres rejetées. Les rochers peuvent servir de fondation ou remplacer un pignon, tandis que les pierres forment des tas contre la face externe des murs et jouent un rôle d'isolant ou de contrefort.

L'environnement immédiat de la cabane sert pour aménager des locaux auxiliaires : lieu de repos, remise, abri pour les bêtes. Des aménagements de ce type investissent souvent des formations naturelles. L'affleurement situé en arrière d'une cabane du plateau

⁹ Sur 55 cabanes, réparties dans 5 quartiers différents, dont nous avons pu calculer la superficie, seules 8 excèdent cette norme.

¹⁰ Selon nos informateurs elles peuvent passer deux ou trois hivers sans problèmes majeurs. Le vieillissement des cabanes que nous avons restaurées ou édifiées confirme ces dires.

d'Agnis abrite ainsi trois espaces supplémentaires, délimités par les bancs rocheux et des murets les reliant. Un quatrième espace se dégage dans un pierrier en forme de segment de cercle. Des cabanes doubles (deux espaces accolés) ou doublées (deux espaces juxtaposés) suppléent aussi à ces besoins en locaux différenciés. Nous n'en donnerons que deux exemples : un dans le massif de Malmont, qui domine Draguignan, et un dans le massif Saint-Clément au sud de Brignoles. La cabane de la forêt de Malmont, d'une superficie habitable de 8m², a un plan trapézoïdal, quatre parois construites en pierres sèches, avec deux parements et chaînés aux angles. Son entrée, située au nord-ouest, est tournée vers l'aire ovalaire (9,40m x 9m), mais ne donne pas dessus directement. Un espace de 2m² de superficie utile lui est accolé au sud-est, une remise ou étable. Il est délimité par un mur courbe, en pierres sèches, avec un seul parement. La banquette installée en arrière et à l'extérieur de la cabane (dalle de 1m x 0,80m posée sur supports en pierre) évoque le "banc" utilisé pour faire le *rusco* (enlever l'écorce du chêne vert, matière tannante, au moment de la montée de sève). Cette activité incombe traditionnellement à la femme et aux enfants. Les deux cabanes de la Verrerie de Saint-Clément sont distantes d'à peine 3m, placées de deux côtés du socle rocheux qui affleure et ouvertes vers le sud-sud-ouest, probablement en direction de l'aire. Ce ne sont pas leurs dimensions (elles couvrent 8m² et 7m² respectivement) qui les opposent, mais leur facture. La plus soignée (et mieux conservée) montre des pignons et des gouttereaux en pierres sèches, chaînés, un foyer à plat proche de la porte, une hauteur intérieure (calculée sur un des pignons qui est entier) de 1,80m. Sa voisine est une construction plus fruste, constituée de deux murs en pierre et de deux butées de terre, dont une seule subsiste. La première cabane constitue apparemment un local habitable, la deuxième un abri pour la surveillance. Cette distinction des fonctions se rencontre assez souvent. Un site des plateaux surplombant les gorges du Carami peut être considéré comme un cas d'école dans ce sens (Acovitsióti-Hameau, 1996). L'aménagement prend ici la forme d'un épierrement méthodique de l'espace investi, qui est ensuite clôturé et divisé en parties cultivable, artisanale et domestique. Plusieurs cabanes sont construites à proximité ou au contact de l'aire pour accueillir la famille¹¹ (local de 21,5m² couvert de tuiles, ce qui est un hapax), la personne qui veille (local de 3,5m²), les animaux (abris en U).

Des abris naturels (cavités ou surplombs), les gîtes d'autres usagers de la forêt, des fermes même ou des bergeries ont été également utilisés de temps à autre par des charbonniers. Dans tous les cas, ces

¹¹ La présence de plusieurs hommes seuls (associés) semblerait moins probable pour une installation où les tâches sont apparemment réparties entre charbonnage et cultures d'appoint/élevage.

derniers ont transformé les lieux afin de reproduire l'espace de la cabane que nous retrouvons par exemple intégralement refaite, le toit compris, sous des auvents rocheux ou à l'entrée des grottes jugées trop spacieuses. Dans les bâtiments agropastoraux, l'espace habité est aussi réduit ou placé dans un soubassement. Il n'y a que les cavités exiguës ou certains "cabanons" forestiers pour offrir un local qui peut d'emblée remplacer la cabane, et encore : dans un "cabanon", il y a toujours quelques meubles qui gênent - dans la cabane pas de table, pas de lit, mais une couche en ramée et sacs de jute ou draps à olives - et il y a la cheminée à hotte, qui ne rappelle que trop l'espace urbain. Ainsi, un charbonnier qui met des meubles dans la cabane est peu crédible¹². Pourtant, tous tiennent à montrer, par des aménagements divers (coin pour le feu, couche, placards-étagères-suspensions...), que les fonctions essentielles de la maison s'y trouvent. Maintenir l'équilibre entre les pôles du domestique/civilisé et du marginal/sauvage est tout l'enjeu porté par la cabane, qu'elle soit une ou plurielle, car, comme le disent les charbonniers eux-mêmes, chacun peut avoir plusieurs *capúchun* (cabanes/capes, simples "couvertures") et une ou deux "*cabanes attitrées*" ("*c'était la maison du charbonnier ; on y restait deux ou trois ans dedans*", nous explique-t-on). Cabanes/capes et cabanes/maisons sont remises en état et occupées de nouveau, quand les coupes reprennent sur le même quartier, entre cinq et dix ans d'intervalle.

Entre les unes et les autres, les différences formelles sont difficiles à établir. Le sentiment des usagers y joue un rôle primordial et ce sentiment ne se traduit sur le terrain que par des traces infimes : un siège en pierre, une marmite ou un *tian* en plus, la saillie pour poser sa pipe¹³ ou les décrochements pour le *fanáu* (lampe-tempête) et le *fauçon* (serpe). La taille des locaux importe beaucoup moins et leur nature nullement. Selon la disposition des lieux, une cavité (formation naturelle et, donc, "sauvage") peut servir d'habitation et représenter le "domestique", tandis que la cabane qui accompagne l'aire (construction humaine et, donc, "civilisée") tient le rôle du "marginal". L'exemple du site de La Colle (haut de versant à l'ubac de l'Agnis), parmi d'autres, est instructif dans ce sens. L'aire, soutenue par un muret sur la moitié de son périmètre, et la cabane, en vis-à-vis direct et équipée d'un foyer à plat, occupent une clairière dans un milieu lapiazé. La "cabane" d'habitation se trouve une vingtaine de mètres plus loin, dans un aven en formation, peu profond, accessible par une rampe naturelle. Les fissures sont colmatées, l'entrée rétrécie, les fronts d'éboulis redressés et un foyer, toujours à plat, installé contre un de ces pierriers. C'est dans l'aven que subsistaient

¹² "*C'est quoi cette histoire-là ?*" s'exclame un confrère "*C'est l'histoire de rats de champs et des rats de ville !*"

¹³ Une pipe courte, en terre blanche, qui reste assez souvent parmi les vestiges de la cabane et dont les artisans parlent, s'ils ne l'ont pas remplacée par une en matériau actuellement courant.

les restes d'une marmite de Vallauris¹⁴. Notons à ce propos que le mobilier parfois associé (environ 1 fois sur 15) aux vestiges des cabanes n'est pas celui professionnel (hachettes, scies ou serpes), que l'on emporte avec soi, mais celui domestique (brasero, seau, vaisselle...) ou celui qui sert à "re-bricoler" l'habitation (clou, lime, lame de couteau...), que l'on "remise" contre ou dans les murs et rochers.

“Être chez soi...”

L'existence de cabanes "d'habitation" et "de surveillance" est au cœur de la réflexion qui érige cette construction en véhicule de l'intégration sociale. À cause d'elles et malgré la répétitivité des formes, les ensembles techniques/domestiques peuvent revêtir des statuts nuancés. C'est souvent la condition familiale du charbonnier qui en est la cause (homme seul ou accompagné de sa famille), mais aussi l'idée qu'il se fait de son métier (occupation d'appoint, temporaire ou permanente), ainsi que la relation qu'il entend entretenir avec le village qu'il conçoit comme sien. Au cours de nos enquêtes ('Acovitsióti-Hameau, à paraître), nous avons ainsi rencontré plusieurs cas de figure, qui montrent que ces forestiers ne sont ni ancrés, ni bloqués dans leur forêt, mais qu'ils développent des stratégies diverses pour approcher et s'allier la société qui pourrait les accueillir. La régularité des déplacements au sein d'une micro-région définie, aboutit à l'acquisition de droits d'autochtonie sur cette région, tant par la connaissance intime des lieux qu'au travers des pied-à-terre concrets et personnels (les "cabanes") édifiés dans son périmètre. Être familier des terres incultes et boisées signifie partager une connaissance d'initiés avec les autres habitants du territoire donné¹⁵. Ces liens se renforcent par des séjours précis du charbonnier et de sa famille au village : pour faire des courses, aller au café, participer à la foire ou à la fête patronale. Certains charbonniers louent ou possèdent même un appartement ou une maison dans l'agglomération et l'occupent en alternance avec leurs différentes cabanes ou y installent en permanence femme et enfants. Quand la fortune n'est pas au rendez-vous (ou quand l'attrait de la colline reste par trop prégnant), la cabane se charge de remplacer cette maison. Elle y arrive à force d'abriter les pratiques et les habitudes quotidiennes pendant de longs mois, de contenir le maigre trousseau familial, de servir pour recevoir collègues et hôtes de passage. Tous ces menus gestes et événements constituent un capital sensitif et mental dont nous avons eu l'occasion de mesurer l'ampleur lors des reconstructions expérimentales de

¹⁴ Les productions de vaisselle de table et de cuisine de Vallauris, localité des Alpes Maritimes à proximité de la côte, ont été largement diffusées sur le pourtour méditerranéen entre le milieu du XIX^e et le milieu du XX^e siècle. Standardisées, produites en grand nombre et poinçonnées elles sont aisément reconnaissables et datables.

¹⁵ Nous n'insistons pas sur le poids de cette connaissance en matière d'autochtonie, poids constaté par exemple dans Bromberger et al., 1980, 1981.

cabanes sous la conduite d'anciens artisans. La personnalité des bâtisseurs et usagers reste un facteur déterminant de la plus ou moins grande envergure que prennent ces actions et, par conséquent, de la plus ou moins grande importance que représente le séjour en forêt pour l'affirmation d'une appartenance territoriale et sociale.

À la base donc, la "cabane" est un élément étroitement lié au métier, si étroitement que les charbonniers l'oublie. Parler du charbonnage revient à parler du bois, de la conduite du feu, des astuces et des réflexes pour préserver l'intégrité de la meule. Par hasard, quand l'enquêteur pose la question, on en vient à parler de la cabane. Pourtant, le charbonnier y pense dès son arrivée sur le site choisi, souvent même avant, puisqu'il a déjà regardé où l'installer (creux déjà fait, rocher qui peut remplacer un mur, ancienne cabane à restaurer...) et a pris soin de réserver la poutre faîtière, de stocker à plat les branches feuillues destinées au toit, de faire provision de *frassin*¹⁶ pour le couvrement. La construction de la cabane rentre dans les préparations préalables à la carbonisation : celle-ci doit être prête pour l'allumage de la meule. Conçue comme un abri pour les veilleurs qui se relaient, elle remplit parallèlement des fonctions domestiques "banales" : remiser les quelques objets personnels et de ménage, dormir, faire la cuisine. Le foyer à même le sol (qui est présent une fois sur quatre et que les charbonniers du Var appellent *fougagno*¹⁷) est l'élément de confort dont on parle le plus, autant que de la couche en branchages. Absent, le foyer est remplacé par un brasero ou, même, par un poêle en fonte. La vie sur le site de charbonnage se centre en fait autour de deux feux : celui caché, de la meule, et celui apparent, de la cabane. À travers le premier, le charbonnier se mesure avec la nature, à travers le second, il se réconcilie avec les règles de sociabilité et de convivialité et avec la douceur familiale. La "cabane" joue ainsi un rôle essentiel, non seulement pour l'organisation et l'appropriation d'un espace forestier donné, mais aussi pour l'idéalisation d'une partie de cet espace qui figure ou devient la "maison".

Ce travail a été réalisé avec l'aide logistique de l'ASER du Centre-Var, Saint-Michel, 83136 Méounes les Montrieux

Illustrations :

Relevés de l'auteur avec différentes équipes de stagiaires à l'ASER du Centre-Var. Mise au propre et cartographies de Ph. Hameau.

Clichés : photothèque ASER

¹⁶ Ce matériau (la terre brûlée d'anciennes charbonnières) est remplacé dans une époque plus proche de nous par des feuilles de papier goudronné, puis par des tôles, tous deux matières que l'on conserve en vue d'une réutilisation.

¹⁷ Plus dauphinois/alpin que provençal, ce terme pourrait référer à l'origine montagnarde des charbonniers ou désigner la simplicité ("frustré comme en montagne") de l'installation.

BIBLIOGRAPHIE

- ACOVITSIÓTI-HAMEAU A., 1981, "Derniers traces d'habitat dans le Cros d'Aroÿ", *Cahier de l'ASER*. n° 2, 18-24.
- ACOVITSIÓTI-HAMEAU A., 1985, "Les cabanes de charbonniers et de chaufourniers dans le centre du Var", *L'Architecture Vernaculaire IX*, 37-52.
- ACOVITSIÓTI-HAMEAU A., 1995, "L'habitat des artisans de la forêt en Moyenne Provence : l'exemple des charbonniers", *Provence Historique* n° 181, 411-426.
- ACOVITSIÓTI-HAMEAU A., 2000, "Hommes des bois, hommes de bois : mythes et réalités autour des activités forestières dans le Var", *Monde Alpin et Rhodanien* , 4, 81-117.
- ACOVITSIÓTI-HAMEAU A., HAMEAU Ph., 1996, "Conversion artisanale et volonté identitaire : l'exemple des charbonniers de Moyenne Provence", *techniques & Culture* n° 28, 107-152.
- BROMBERGER C., DUFOUR A.H., GONTIETR C., MALIFAUD R., 1980 et 1981, "Les paysans varois et leurs collines : les enjeux symboliques d'une passion", *Forêt Méditerranéenne* II.2 et III.1, 193-200 et 45-56.
- DI PAOLO L., 1981, "Flore et sites abandonnés : les charbonnières", *Cahier de l'ASER* no 2, 34-37.
- OEKONOMOU A., 1989, (en grec) "La production de charbon au village de Vilia en Attique", *Ethnographiques, Revue de la Fondation d'Ethnographie du Péloponnèse*, t. 6, 87-96.

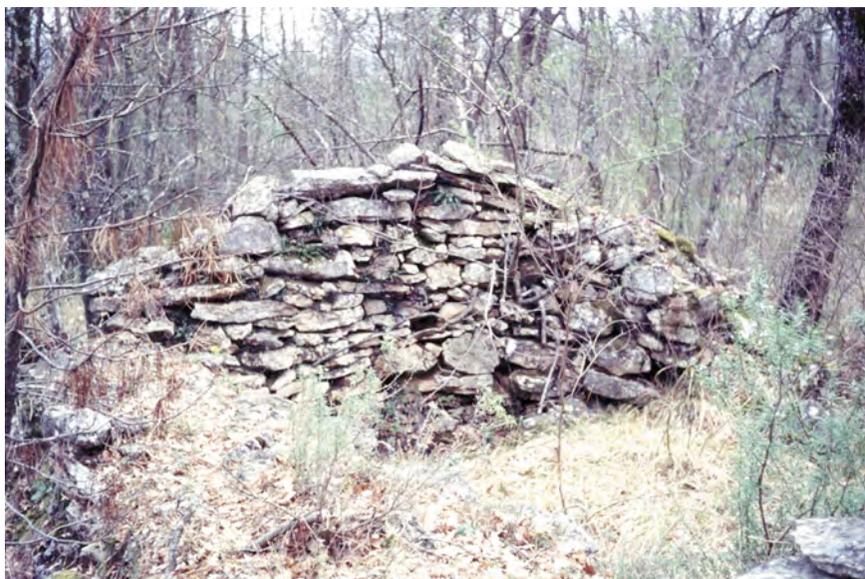
Ada ACOVITSIÓTI-HAMEAU

Transformer et habiter la forêt : les sites de charbonnage dans le Var

(Clichés : photothèque ASER)



Cabane du vallon du Cerisier (La Roquebrussanne) - à 3 pignons



Abri dit du Charbonnier (Tourves) - muret d'entrée construit par l'artisan

Travaux de la Société d'Écologie Humaine

Directeur de la Publication : Nicole Vernazza-Licht

Déjà parus :

L'homme et le Lac, 1995

Impact de l'homme sur les milieux naturels : Perceptions et mesures, 1996

Villes du Sud et environnement, 1997

L'homme et la lagune. De l'espace naturel à l'espace urbanisé, 1998

L'homme et la forêt tropicale, 1999

Cet ouvrage trouve son origine dans les XI^e journées scientifiques de la Société d'Écologie Humaine qui se sont déroulées les 25, 26 et 27 novembre 1999 à Perpignan. Elles ont été organisées avec la collaboration des organismes suivants :

- Direction de l'Environnement de la ville de Perpignan
- Équipe DESMID (Dynamiques Écologiques et Sociales en Milieu Deltaïque, CNRS-Université de la Méditerranée, Arles)
- IDEMEC (Institut d'Ethnologie Méditerranéenne et Comparative, CNRS-Université de Provence, Aix-en-Provence)
- Laboratoire Population Environnement, Université de Provence, Marseille

SOCIÉTÉ D'ÉCOLOGIE HUMAINE

Case 71, Université Victor-Segalen/Bordeaux 2

146, rue Léo Saignat

33076 Bordeaux Cedex, France

Les opinions émises dans le cadre de chaque article n'engagent que leurs auteurs.

Ces journées et l'édition de l'ouvrage ont bénéficié du soutien financier de la Ville de Perpignan, de la DRAC Languedoc-Roussillon et du Conseil Régional PACA.

Dépôt légal : 4^e trimestre 2001

ISBN 2-9516778-1-2

ISSN 1284-5590

Tous droits réservés pour tous pays

© Éditions de Bergier

476 chemin de Bergier, 06740 Châteauneuf de Grasse

bergier@wanadoo.fr

**CABANES, CABANONS
ET
CAMPEMENTS**

**Formes sociales et rapports à la
nature en habitat temporaire**

Éditeurs scientifiques

Bernard Brun, Annie-Hélène Dufour, Bernard Picon,
Marie-Dominique Ribéreau-Gayon

Travaux de
la Société
d'Ecologie
Humaine



2000

Contributions photographiques

p.15	B.Brun
p.34	S.Sauzade
p.71 à 88	M-D Ribéreau-Gayon
p.89 à 108	J-P Loubes
p.123 à 132	Y.Brugière
p.133 à 144	C.Meynet
p.215 à 230	L.Nicolas
p.231 à 242	C.Claeys-Mekdade
p.257 à 268	Musée des Arts et Traditions Populaires de Moyenne Provence, Draguignan M.Heller, G.Roucaute, Inventaire Général Collection C.E.M.
p.269 à 284	J-M.Marconot
p.303	B.Chérubini
p.337	G.Lestage

Les noms des auteurs des photographies couleur apparaissent dans les cahiers séparés :

après page 160 : M.Hladik, M-D. Ribéreau-Gayon, E.Dounias

après page 192 : H.Pagezy, Y.Poncet

après page 256 : A-H.Dufour, L.Nicolas, A.Acovitsióti

après page 320 : A.Dervieux

Photographie couverture (D.Baudot Laksine) : cabanon à Opio

Photographie quatrième de couverture (E.Dounias) : Hutte-grenier tikar en cours de construction à proximité d'un champ de maïs. Les 2 niveaux de la hutte sont bien visibles : lieu de résidence à l'entresol, grenier au second niveau. Cette construction perdure plusieurs années.